

RÉFLEXIONS D'EN-DEHORS

Journal d'André Gide

Expression d'une conscience lucide, dont le seul souci est de rester libre, les *Pages de Journal* d'André Gide (1933), que publie le numéro d'avril de la *Nouvelle Revue Française*, sont pour nous un réconfort.

Toutes les opinions intéressées me sont suspectes. J'aime pouvoir penser librement et commence à craindre d'être refait dès qu'il me vient quelque avantage de l'opinion que je professe... écrit-il. Heureusement, son attitude ne lui attirera que déboires, qu'injures, même, s'il persiste dans son indépendance et sa probité intellectuelles !

Voici quelques extraits de ces pages qui donneront peut-être au lecteur une image fidèle de cette intelligence rare par ses scrupules et son manifeste besoin de sincérité.

« Je ne me prétends pas meilleur que vous et veux bien rester convaincu que le cœur vous lèverait comme à moi, n'était l'aveuglement où vous êtes, et que ça vous couperait aussi l'appétit si vous preniez conscience bien nette que, ce qui fait aujourd'hui votre grosse part de gâteau, c'est l'absence de pain pour beaucoup d'autres. Mais, jeunes fils de possesseurs, l'on vous a déplorablement élevés. Vous savourez (j'ai fait de même) votre loisir, sans même vous douter qu'il n'y a pléthore ici que parce qu'il y a disette là-bas ; vous vous consacrez à l'étude, vous cultivez les arts d'agrément, les jeux d'esprit subtils, les ratiocinations transcendantes, et vous ignorez que votre culture exquise, pour la permettre, d'autres peinent qui n'ont ni le temps ni les moyens de s'instruire ; que vous ne lèveriez pas si haut la tête, si d'autres ne courbaient le front si bas.

Cet accent n'est pas celui des meneurs de foules, c'est celui qui crée, dans l'intimité de la communion spirituelle, les disciples fidèles.

Ecoutez-le flétrir irrémédiablement la politique et les politiciens ;

Je l'ai déjà dit : je n'entends rien à la politique. Si elle m'intéresse, c'est à la manière d'un roman de Balzac, avec ses passions, ses petitesesses, ses mensonges, ses compromissions. Tout s'avilit et même les causes les plus nobles, dès qu'elle s'en mêle et les prend en main.

Il est à noter combien cet esprit si profondément révolutionnaire reste religieux, apparenté par bien des côtés à celui de certains pasteurs protestant dont le militantisme « révolutionnaire » aussi, on peut bien le dire, s'unit à une sorte de « non-conformisme de la foi » dans un amour sans mélange pour l'humanité. « Ce qui m'amène au communisme, écrit A. Gide, ce n'est pas Marx, c'est l'Évangile ». C'est pourquoi ceux qui repoussent toute violence, se sentent davantage attirés par la grande figure de cet écrivain « bourgeois » que par celle de nombreux leaders de gauche ou d'extrême-gauche qu'un sectarisme de pensée maintient continuellement, dans un cercle sans issue de formules étroites, de mots d'ordre catégoriques. Quelle leçon pour beaucoup est contenue dans ces phrases : *C'est l'Évangile qui m'a formé. Ce*

sont les préceptes de l'Évangile, selon le pli qu'ils ont fait prendre à ma pensée, au comportement de tout mon être, qui m'ont inculqué le doute de ma valeur propre, le respect d'autrui, de sa pensée, de sa valeur, et qui ont, en moi, fortifié ce dédain, cette répugnance qui déjà sans doute était native, à toute possession particulière, à tout accaparement. Citons encore : La seule idée de défendre, de devoir défendre le Christ vis-à-vis des camarades communistes me paraît profondément absurde ; c'est contre les papes, les prêtres, etc., que je le veux défendre, et pour vous le restituer. C'est contre la religion que je proteste, contre l'Église, les dogmes, la foi, etc... si je reste avec eux (les communistes), c'est que mon cœur et ma raison même me le conseillent et non point parce que « il est écrit » que le texte invoqué soit de Marx ou Lénine, je ne m'y soumettrai que mon cœur et ma raison ne l'approuvent, et si je m'échappe de l'autorité d'Aristote ou de l'apôtre Paul, ce n'est point pour retomber sous la leur.

Mais voici qui nous touche davantage. André Gide voudrait que le congrès mondial qui se prépare (août 1933) tienne à cœur tout particulièrement d'honorer les jeunes gens qui refusent de se prêter au jeu de la guerre... ; de les laver de cette perfide accusation de lâcheté par laquelle on s'efforce de les discréditer et de disqualifier leur conduite. Il importe de leur faire connaître, en réponse à ces calomnies, que nous leur donnons notre estime, souvent même notre admiration, sachant bien qu'il faut plus de réel courage pour s'opposer isolément à un entraînement collectif que pour emboîter le pas, fût-ce pour affronter la mort ; sachant tout ce que ce courage singulier comporte encore d'initiative et qu'il entraîne, en plus des sanctions matérielles celles, pour certains plus redoutables encore, de l'opinion. « Et plus loin, revenant sur ce sujet de l'objection de conscience, il ajoute ceci qui est l'évidente condamnation de toute « tactique » révolutionnaire » : *L'esprit ne peut-il tenir la force brutale en respect ? Doit-il pour cela recourir lui aussi aux mêmes armes ? Le fait d'y recourir n'est-il pas déjà, par lui-même, une abdication ? C'est sous cette forme : refus de soumettre l'esprit à la matière, que m'apparaît cette résistance si fort blâmée, cette insubordination.*

Sans vouloir atteindre sa nouvelle croyance — qui est de longtemps nôtre —, nous qui avons la conviction que le plus pressant danger c'est la guerre, et que dans la lutte contre le capitalisme, ceux qui acceptent la guerre se trompent dangereusement, nous aimerions savoir quelles pensées s'inscrivent sur le journal d'André Gide, en ce début d'année 1935. Nous espérons qu'elles restent fidèles aux réticences d'un esprit toujours avide de la seule vérité. Peut-être pourraient-elles nous convaincre que le seul Etat prolétarien, l'U.R.S.S., en basant sa politique sur les alliances avec des pays capitalistes, alliances de forces militaires, ne tourne pas le dos à ceux qui, dans le monde entier, espèrent encore en des jours de fraternité et de justice.

MARCEL BEALU.